



HAL
open science

”Elites”

Boris Bove

► **To cite this version:**

Boris Bove. ”Elites”. C. Gauvard et J.F. Sirinelli (dir.). Dictionnaire de l’historien, PUF, pp.212-215, 2015. halshs-01476821

HAL Id: halshs-01476821

<https://shs.hal.science/halshs-01476821>

Submitted on 25 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« Elites », dans C. Gauvard et J.F. Sirinelli (dir.),
Dictionnaire de l'historien, Paris, PUF, p. 212-215**

Le terme est ancien mais son usage dans les sciences sociales est récent, voire très récent en France. « Elite » dérive d'*electus*, participe passé du verbe latin *eligere*, choisir, élire. Le mot apparaît en français au XIV^e siècle avec le sens d'élite, éminent, supérieur et conserve ce sens jusqu'à nos jours. Il entre dans le vocabulaire des sciences sociales lorsque le sociologue italien Vilfredo Pareto l'utilise pour penser les inégalités et les changements socio-politiques (*Traité de sociologie générale*, 1916).

Pareto définit l'élite comme l'ensemble des individus qui excellent dans leur domaine d'activité *et* qui ont la volonté de valoriser socialement cette compétence. Il n'y a donc pas une, mais autant d'élites que d'activités (il y a une élite des entrepreneurs, comme une élite des poètes ou des escrocs : tous ont en commune d'avoir réussi dans leur domaine, tandis que la masse de leurs collègues végète dans la médiocrité). L'accès à l'élite repose sur deux ressorts profonds : la capacité à élaborer de nouvelles combinaisons, qui suscite l'innovation, ou l'instinct de conservation qui pousse à consolider les positions acquises. Dans le domaine économique par exemple, les spéculateurs doivent leur place comme membres de l'élite au premier facteur, tandis que les rentiers la doivent au second.

Toutes les activités ne donnant pas accès au pouvoir, les élites se partagent entre élites gouvernementales et non-gouvernementales. Pour analyser l'élite gouvernementale, Pareto avance deux axiomes : 1) « toujours et partout, un petit nombre gouverne », mais 2) « les aristocraties **ne** durent pas ». Par conséquent, « l'élite gouvernementale coule comme un fleuve : celle d'aujourd'hui est autre que celle d'hier ». L'élite gouvernementale est hétérogène parce que hiérarchisée : elle a elle-même des chefs qui n'ont pas forcément la même origine sociale que leurs auxiliaires, ainsi, les rois absolus qui se reposent sur leur bureaucratie pour gouverner. Les élites qui assoient leur pouvoir par l'instinct de combinaison gouvernent par la ruse, la persuasion, la négociation, tandis que celles qui sont déjà au pouvoir usent froidement de la force légale pour s'y maintenir. Reprenant la comparaison à Machiavel, Pareto qualifie les premières de « renards » et les seconde de « lions ».

L'hétérogénéité des élites et les deux ressorts de leur succès (instinct d'innovation ou de conservation) les conduisent à se renouveler sans fin, spécialement dans le domaine politique. Les élites arrivées au pouvoir par leur industrie tendent à se fermer et à consolider leur position en l'institutionnalisant. Elles transforment une ascension sociale et politique fondée sur l'innovation en gestion des positions acquises. D'innovatrices, ces élites deviennent conservatrices et établissent parfois un nouveau régime politique susceptible des les conforter à leur place. Elles se maintiennent au pouvoir jusqu'à ce qu'une nouvelle élite les remplace. Lorsque cette nouvelle élite vient d'un autre domaine d'activité (la bourgeoisie remplaçant la noblesse à la faveur de la Révolution française), la circulation est alors horizontale, mais elle peut aussi venir de la masse (l'élite ouvrière, composée de syndicalistes et de militants socialistes menaçant depuis la fin du XIX^e siècle de prendre la place de la bourgeoisie), créant ainsi une circulation verticale.

La naissance et la diffusion de cette notion est intimement liée à celle de la démocratie. La notion d'élites apparaît dans les sciences sociales après un siècle d'expérience révolutionnaire, au moment où les régimes autoritaires traditionnels cèdent la place à des démocraties libérales. L'enjeu est alors de savoir si la démocratie peut advenir, c'est-à-dire si le peuple pourra jamais réellement gouverner, ce que l'existence d'une élite gouvernementale compromet *de facto*, Marx et Pareto étant d'accord pour dire que la Révolution de 1789 s'est

faite au nom du peuple, mais a surtout profité à la bourgeoisie. Marx en tire une théorie de la lutte des classes qui, de crises économiques en révolutions, aboutira à la victoire du prolétariat, à l'extinction de la bourgeoisie et à l'avènement d'une société sans classe où le pouvoir ne pourra être qu'aux mains du peuple. Pareto, en italien désenchanté par le parlementarisme républicain qu'il observe autour de lui, démystifie le discours démocratique en montrant qu'il n'est que l'étendard d'une nouvelle élite qui avance masquée vers le pouvoir, et pronostique que la victoire du socialisme en Russie n'aboutira qu'au remplacement d'élite par une autre.

Comme celle de Marx, la pensée de Pareto puise abondamment dans le matériau que constitue l'histoire de France, mais il s'interdit d'en tirer une théorie de l'évolution de l'humanité. Il propose au contraire une vision cyclique de l'histoire, sans progrès, dans laquelle une élite chasse l'autre, à l'infini. Outre un certain pessimisme personnel, cette manière de voir s'explique probablement par l'épistémologie même de la sociologie, qui est alors en train de se fonder comme discipline scientifique, or la recherche d'invariants est le principal critère de la science.

Le désenchantement de Pareto vis-à-vis du parlementarisme a pu laisser penser – à tort – qu'il avait des sympathies fascistes, tandis que son opposition de fond à la théorie de la lutte des classes le condamnaient à la relégation en France où les sciences humaines sont durablement dominées par la pensée marxiste, d'où un emploi isolé ou tardif du terme « élites ». Dans le monde anglo-saxon en revanche, nombreux sont les chercheurs qui ont poursuivi les pistes ouvertes par Pareto, avec en ligne de mire la sourde inquiétude que les démocraties occidentales ne soient que les paravents idéologiques d'une élite gouvernementale qui confisquerait le pouvoir à son profit. Aron et Schumpeter, chacun dans son propre système théorique, ont approfondi dans l'après-guerre la théorie des élites de Pareto. Pour eux, la pluralité et la diversité, la compétition et circulation des élites sont la garantie qu'il n'y aura pas de confiscation du pouvoir par une minorité. Ces tenants du *pluralisme* s'opposent dès les années 1950 aux tenants du *monisme* qui cherchent l'unité des élites des sociétés modernes derrière leur apparente diversité. Wright Mills identifie ainsi dans l'Amérique de la guerre froide trois élites (chefs d'entreprises, hommes politiques, chefs militaires) qui tendent à s'unifier en une « élite de pouvoir » qui est l'expression du complexe militaro-industriel, face à une « société de masse » incapable de résister à sa domination.

La tendance dans les années 1970 était plutôt à souligner la pluralité et l'hétérogénéité sociale des élites dont le recrutement n'était pas héréditaire ni exclusif, mais largement fondé sur le mérite individuel. Cette certitude rassurante a été battue en brèche notamment par Pierre Bourdieu qui a souligné l'importance du contexte social dans la transmission du capital scolaire, qui limite la méritocratie républicaine.

L'élite n'est pas un concept utilisé par Bourdieu, qui préfère parler de dominants, mais son analyse du fonctionnement de l'espace social s'articule bien avec la relativité que porte en elle la notion d'élites (*Méditations pascaliennes*, 1997). L'espace social est en effet constitué de l'ensemble des positions relatives des agents, dont la place n'existe que par leurs relations avec les autres, selon une logique de distinction. Cette compétition aboutit à hiérarchiser la position de chacun dans les différents champs de l'activité humaine (champ littéraire, scientifique, politique, universitaire, juridique, religieux, etc.). Une position sociale dominante dans un champ permet de valoriser certaines formes de capital associées à ce champ, la notion de capital s'entendant sur le plan économique, mais aussi culturel (connaissances, diplômes) et social (réseau). Or toute espèce de capital tend à créer du capital symbolique qui est le fruit de la reconnaissance, par des tiers, de la légitimité de la position du possesseur, donc de sa domination. Ce sont finalement les dominés qui accordent leur pouvoir aux dominants, intériorisant ainsi un ordre social qui leur semble naturel. Vivre en société implique donc d'avoir une position sociale dominée ou dominante, mais comme chaque champ a son

autonomie de fonctionnement, la domination est relative au champ où s'accumule le capital de chaque agent. Par conséquent, on peut avoir un bon capital culturel comme les intellectuels, et donc dominer dans ce champ, mais être dominé dans le champ économique. En revanche, plus on accumule des différents capitaux définis par Bourdieu, plus on est reconnu, plus on est dans une position de domination qui tend à être hégémonique. Bourdieu analyse cette domination à l'échelle individuelle, dans une dynamique personnelle. S'il est vrai que des positions homologues dominantes créent des solidarités horizontales, chacun reste en concurrence avec ses pairs puisque les rapports sociaux sont une lutte permanente pour conquérir les places dominantes. Les groupes sont l'effet de solidarités de positions sociales homologues, dominantes ou dominées, et éventuellement transversales (ainsi les intellectuels, dominés sur le plan économiques, se faisant volontiers les portes paroles des autres dominés dans leurs entreprises révolutionnaires).

Les historiens ont un rapport privilégié avec les élites qui ont longtemps été les principaux producteurs d'écrits, mais l'emploi du terme est tardif dans cette communauté scientifique et encore rares sont les dictionnaires historiques qui prévoient une entrée à ce vocable en dehors du *Dictionnaire des sciences historiques* (1986), car ce concept appartient au champ sociologique. Les historiens, qui se réfèrent rarement à un modèle sociologique explicite, emploient de plus en plus volontiers la notion d'élite empruntée à Pareto, en la définissant dans une perspective bourdieusienne de domination sociale. En général ils définissent le terme élite comme une minorité qui exerce une domination.

Le recours croissant à la notion d'élites par les historiens français dans les années 1980-1990 s'explique tant par le reflux du marxisme dans les sciences humaines, que par la nécessité de trouver un terme pour penser l'hétérogénéité sociale des classes dominantes en pleine recomposition au XVIIIe-XIXe siècle. Il a été en particulier promu par Guy Chaussinand-Nogaret (*Une histoire des élites 1700-1848*, 1975). L'essor de la prosopographie, stimulé par le programme de recherches sur la Genèse de l'Etat moderne à la fin du Moyen Âge, a achevé de banaliser l'usage de cette notion qui avait l'avantage d'englober des serviteurs de l'Etat aux origines sociales très diverses dans une seule catégorie, non connotée sur le plan historique comme idéologique (Jean-Philippe Genet et Günther Lottes (dir.), *L'État moderne et les élites (XIIIe-XVIIIe siècles). Apports et limites de la méthode prosopographique*, 1996). Autant les modalités d'ascension et les origines sociales des élites en position dominante sont variées, autant les signes extérieurs de leur supériorité restent marqués par le modèle de la supériorité aristocratique traditionnelle (endogamie, bonnes manières, dépense ostentatoire, etc.). Avec le recul, on ne peut qu'être frappé par la force du modèle culturel fondé par la noblesse durant l'Ancien Régime, qui perdure bien après la Révolution (Alice Bravard, *Le Grand monde parisien (1900-1939). La persistance du modèle aristocratique*, 2013).

Les historiens qui ont pris l'élite pour objet l'ont d'abord abordée sous l'angle des classes sociales, des catégories juridiques ou des institutions. Leurs études se sont le plus souvent concentrées sur la noblesse et la bourgeoisie comme élite dominant l'ensemble de la société dans une perspective moniste. Mais l'élargissement du questionnaire historique aux masses, ainsi que l'attention portée aux destins individuels, les ont rendu sensibles à l'existence d'élites dans des milieux populaires, tant ouvriers (*Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, 1964-1997) que ruraux (*Les élites rurales dans l'Europe médiévale et moderne*, 27^e journée de Flaran, 2007).

Le terme élite a l'avantage de ne pas être historiquement connoté (au contraire de noblesse, bourgeoisie, aristocratie, patriciat, notables, classe dirigeante...) et plastique du point de vue de sa définition : la domination peut s'entendre au sens politique, mais aussi au sens social ou économique. Il permet de souligner la forte hiérarchisation des couches

dominantes (grande et petite noblesse, grands et petits notables), de saisir les mécanismes de domination à petite échelle (coqs de village) et surtout d'unifier par un seul mot l'ensemble des personnes en position de pouvoir, alors même qu'elles sont de statut et de rangs sociaux variés. La notion d'élite permet donc de penser la relativité de la domination sociale, et de l'analyser à l'échelle la plus humble, mais elle permet aussi d'articuler l'échelle individuelle et collective, ainsi que le fait Pareto qui pense l'élite comme la structuration en catégorie des « gens d'élite » qui se sont distingués de leurs pairs. L'étude des élites conduit donc tout droit à celle de la mobilité sociale qui est longtemps restée un angle mort des recherches historiques, mais qui connaît récemment un renouveau (François Bougard, Laurent Feller et Régine Le Jan (dir.), *Les élites au haut Moyen Âge, crises et renouvellement*, 2006 ; CAROCCI (dir.), *La mobilità sociale nel medioevo*, 2010). Le succès du terme vient donc des multiples usages que l'on peut en faire.

Boris Bove

Bibliographie

- Genieys William, *Sociologie politique des élites*, Paris, 2011.
- Christiane Chauviré, Olivier Fontaine, *Le vocabulaire de Bourdieu*, Paris, 2003.
- Chaussinand-Nogaret G. (dir.), *Histoire des élites en France du XVIe au XXe siècle*, Paris, 1991

[éventuellement, ajouter :

- Wolfgang Reinhard (dir.), *Les élites du pouvoir et la construction de l'Etat en Europe, XIIIe-XVIIe siècle*, Paris, 1996.
- Christophe Charle, *Les élites de la République (1880-1900)*, Paris, 1987.]